

Lemal de Zabrana

**Retour au champ de bataille des années 50
avec le journal d'un traducteur tchèque.**

JAN ZABRANA
Toute une vie Édition établie, annotée et présentée
par Patrik Ouredník. Traduit du tchèque par
Marianne Canavaggio et Patrik Ouredník. Allia, 158
pp., 6,10 €.

Un petit livre chargé de colère, jusqu'à la gueule nous arrive du fin fond de la Tchécoslovaquie des années 70. Mais il n'y a pas que rage et dégoût dans *Toute une vie*, il y a le cœur, et une foi paradoxale, gagnée à force de creuser dans les livres: «*La littérature est la mémoire de l'humanité, et c'est pourquoi elle donne du fil à retordre aux tyrans de toit poil, aux Etats policiers soi-disant socialistes et même aux simples menteurs et imbéciles.*» C'est dit par un Européen qui revendique une «*mémoire formidablement vivante des meurtres, trahisons, lâchetés, de la solitude et du silence glacial des années 50*», a connu les pires périodes de censure, n'a pas plus confiance dans l'avènement de la société de consommation, se moque bien des Américains et de «*leur niaiserie nouille*».

Jan Zabrana, mort en 1984 à 53 ans, était traducteur de russe et d'anglais, poète, auteur d'un journal publié en 1992, dont Patrik Ouredník a extrait le bloc que nous lisons aujourd'hui (Ouredník a signé *European* récemment chez Allia). «*C'est quoi, écrit Zabrana, ces notes, ces gloses, ces mots pêchés au hasard, épinglés dans un cahier comme des papillons? Une œuvre suspendue.*» A propos de son métier, exercé après des études interrompues par le pouvoir et quelques emplois d'ouvrier, métier de mots et de morale qui semble bien avoir abouti à une œuvre en soi, on peut lire: «*Le meilleur traducteur n'est pas celui qui traduit comme il faut, mais comme il le veut.*» Ces pages choisies concernent l'après-1969, une fois trucidé le printemps de Prague. Zabrana met en balance la normalisation des années 70 et le règne des communistes à partir de 1948, «*le champ de bataille des années 50*» qui hante ses souvenirs. Naguère, on pendait les gens. A présent, on s'en débarrasse «*en les précipitant dans des soucis matériels chroniques, en les renvoyant de leur travail chaque fois qu'ils en trouvent un. Ça use un homme en quelques années, ça l'écrase, ça l'abat définitivement.* Le personnel politique ne change pas, ce sont «*les mêmes assassins*». Il l'écrit, et cela se ressent à chaque ligne: «*Rien ne s'est résigné en moi*», il n'est pas prêt à pactiser. «*Il y a une chose que je sais depuis toujours, je la sais depuis 1948: contre le communisme, je suis et serai prêt à m'associer avec n'importe qui - sauf les communistes.*» Pour cette raison, les acteurs de 1968, Dubcek et



Jan Zabrana.

les autres, ne sont pas davantage dignes d'indulgence à ses yeux, au contraire, ce sont peut-être les pires, ceux qui disent «*nous avons fait des erreurs*» et «*nous nous sommes trompés*».

Parmi leurs «*erreurs*» figure l'arrestation en 1949 de la mère de Jan Zabrana, puis de son père, en 1952, deux instituteurs. Lorsque sa mère est libérée, en 1960, elle porte le manteau qu'on vient de lui restituer, il est démodé, elle l'avait en entrant, onze ans auparavant. Elle survit, elle est malade, elle se remet, elle travaille chez les autres. Elle meurt en 1974: Le petit livre incendiaire brûle de tristesse. «*Et brusquement je ressens la nostalgie des dimanches des années 50 quand je me levais tôt le matin et m'en allais à la prison, rendre visite à papa et à maman, de l'étrange atmosphère de ces dimanches. Quelle folie, avoir de la nostalgie de ça... Mais ils étaient en vie, et dans le lointain, derrière l'horizon, un espoir fallacieux existait.*»

On ne passe pas *Toute une vie* sans rire. Voyez ce panneau sur la route, ramassé pour l'herbier de la cocasserie socialiste: «*En raison de travaux sur la voie de déviation, la route nationale est momentanément réouverte.*» Voyez les cousins russes

vitupérés, pour la collection de fléchettes empoisonnées: «*Vozniessenski, Evtouchenko: deux fesses du même cul.*»

Il se sent à l'abri dans les mémoires de Nadejda Mandelstam, dans le *Docteur Jivago*. Il vénère Bounine. «*Bounine a dit un jour que quand on se marie, on cesse d'être intéressant.*» L'apreté de Jan Zabrana est politique, mais pas seulement.

«*Quand je me levais tôt le matin et m'en allais à la prison, rendre visite à papa et à maman.*»